

Teaching French during the Mussolini dictatorship – a tool for the construction of a fascist identity?

[L'enseignement du français durant la dictature mussolinienne, un outil de construction de l'identité fasciste ?]

Fabien Gibault

DOI: 10.18355/XL.2022.15.04.17

Abstract

Textbooks are an important lever in foreign language teaching, especially in the periods before the advent of the internet and new technologies. It is a referent, symbolically and physically in front of the learner, a guide that holds the right and the truth. The fascist dictatorship in Italy (1922-1943) was no exception to this rule. In the context of a regime that revolutionised communication, school textbooks were very important, even those for the French language. This article proposes to illustrate the use of French textbooks for Fascist propaganda purposes around the following axes: the Fascist triptych, the concept of myth and the vision of France in school texts.

The aim of this research is to present a concrete case of mind manipulation by a means that is certainly not very common: using language textbooks (which should therefore be open to other cultures) to ethnocentrise the population and train them in the most radical nationalism.

Finally, we will try to draw a conclusion on the causes of these choices, and a real problematic, namely whether France was a model for fascism.

Key words: fascism, didactics, textbook, identity, Italy

Résumé

Les manuels scolaires sont un levier important de l'enseignement des langues étrangères, surtout durant les périodes antérieures à l'avènement d'internet et des nouvelles technologies. C'est un référent, symboliquement et physiquement devant l'apprenant, un guide qui détient le juste et la vérité. La dictature fasciste en Italie (1922-1943) n'échappe pas à cette règle. Dans le cadre d'un régime révolutionnant la communication, les manuels scolaires ont toute leur importance, même ceux pour la langue française. Cet article propose d'illustrer l'usage des manuels scolaires de français à des fins de propagande fasciste autour des axes suivants: le triptyque fasciste, le concept de mythe et la vision de la France dans les textes.

L'objectif de cette recherche est de présenter un cas concret de manipulation des esprits par un biais très certainement peu commun: utiliser des manuels de langues (qui devraient donc ouvrir à d'autres cultures) pour ethnocentriser la population et la former à un nationalisme des plus radicaux. Enfin, nous tenterons d'émettre une conclusion sur les causes de ces choix, et d'une problématique réelle, à savoir si la France était un modèle pour le fascisme.

Mot-clefs: fascisme, didactique, manuel scolaire, identité, Italie

Introduction

Le traité de Versailles laisse l'Italie dans une situation de forte frustration par rapport aux autres pays vainqueurs de la Première Guerre mondiale ; un sentiment de rancune et une instabilité aussi bien au niveau économique qu'au niveau de la création identitaire italienne, encore en pleine construction après l'unification du pays en 1871. L'Italie est en effet peu unie et peu encline à une identité nationale à ce moment de l'Histoire. C'est dans ce contexte d'incertitude que Benito Mussolini prend les rênes du pays, avec comme principal objectif de porter la péninsule vers une unité et une

gloire digne de la civilisation de l'Empire romain. C'est donc dans un contexte historique et culturel à rénover (ou plutôt à créer) qu'une politique de l'enseignement va être instaurée pour les jeunes Italiens. Le sentiment d'unité, une sorte de laïcité d'État centralisée autour d'un seul mythe, comme le présente dans son ouvrage Giovanni de Luna: "avec le fascisme, le projet est passé de "faire les Italiens" à « fasciser les Italiens » (De Luna, 2013).

C'est tout l'objectif de la période fasciste : le désir d'unifier la péninsule autour de valeur et d'un chef autoritaire, ce qui est une nouveauté dans un État jeune et empli de régionalisme. C'est la première idée (ou tentative) de définition, de codification et de diffusion des points communs (parfois forcés) de la société italienne. Bien entendu l'objectivité n'est pas vraiment la priorité d'un régime comme celui de Mussolini. Tout est au service du régime, tout. Y compris l'école, y compris le français. Le système d'éducation, dessiné en grande partie par le ministre Giovanni Gentile est, bien entendu, orienté à la faveur de la dictature Mussolinienne afin de préparer les futures générations à un amour fortement prononcé de la patrie, une patrie qui n'est encore qu'une entité abstraite pour la grande partie des jeunes italiens. Le programme scolaire est donc orchestré et il prévoit, pour de nombreux établissements, l'enseignement d'une deuxième et même parfois d'une troisième langue. Le français est, malgré une situation politique tendue entre les deux nations, une des langues les plus étudiées. La production de manuels scolaires pour l'apprentissage du français le démontre : des centaines d'ouvrages (de littérature, de textes choisis et de grammaire) sont écrits, et ce pour tous les niveaux scolaires. Cette production, contrôlée par le régime, nous donne un exemple de la possibilité d'exploiter l'enseignement d'une langue seconde, qui par définition devrait ouvrir à d'autres cultures, à forger les esprits vers un nationalisme mettant au premier plan sa propre Nation, l'Italie dans ce cas.

Nous ne pouvons pas analyser tous les ouvrages (certains ont par ailleurs totalement disparus), mais nous présenterons des exemples de manuels encore disponibles qui illustrent les points fondamentaux de la propagande fasciste suivants:

- Le triptyque *servire, obbedire, combattere* (servir, obéir, combattre): base de l'idéologie fasciste, cet adage est le concept le plus important à marteler dans les esprits ;
- La vision de la France en tant que nation, et le modèle qu'il présente pour l'Italie.

En ce qui concerne le choix des ouvrages et de la méthodologie d'analyse, il faut aussi prendre en compte que le régime fasciste n'aura pas toujours les mêmes politiques de propagande. Celles-ci peuvent principalement se découper en trois grandes phases. La première de 1922 à 1929, période où le régime fasciste connaît un certain essor et où la population est plus propice à absorber les affirmations faites par Mussolini. Durant cette période, la propagande y est nettement moins agressive que par la suite, tout du moins en ce qui concerne les manuels de langue française. La signature du pacte du Latran (1929) ouvre une nouvelle ère plus dure de la politique de propagande fasciste, c'est aussi le retour en force de la religion dans les écoles, un renforcement des mythes et des piliers de la société dessinée par les dirigeants de l'époque. Enfin, la nomination de Giuseppe Bottai comme ministre de l'éducation nationale, en 1936, accélère définitivement la mise en place d'une école sans plus aucune équivoque et sans messages subliminaux, dans le but de maintenir l'ordre dans un pays qui commence fortement à douter des compétences de sa classe dirigeante.

Dans le cadre de cette analyse, c'est bien entendu la première phase qui est la plus

pertinente à la recherche, les phases suivantes n'ayant plus vraiment de finesses dans le message à transmettre et ne laisse que très peu d'espaces à des développements théorique: le régime étant en difficulté à partir des années 30, il durcit le ton et ne laisse plus aucune place à une propagande plus cachée ou indirecte.

L'école fasciste et le rapport au langues

L'Italie fasciste pointe sur plusieurs idéologies aussi fortes que simples, pouvant être comprises de tous immédiatement. Il n'en reste pas moins que ces concepts politico-sociaux ne sont pas uniquement insufflés par la propagande active du parti national fasciste. L'éducation y est fortement imprégnée. La premier point fort est l'adhésion des enseignants au parti, faute de quoi les récalcitrants perdront leur emploi, ce qui serait, durant cette période peu propice économiquement un risque trop grand pour toute une famille. La première cible sont les enseignants d'extrême gauche et tous les anti-fascistes. Si d'un côté les opposants sont éliminés, Mussolini doit convaincre le peuple et s'assurer que les nouvelles générations seront avec lui. L'école devient le premier lieu d'embrigadement. Le parti organise de plus en plus d'activités en dehors des classes. Dans un premier temps les enfants portent l'uniforme uniquement le samedi, afin d'être prêts pour participer aux samedis fascistes, après-midi d'activités ludiques bien entendues fortement orientées politiquement.

Pour les matières en classe, la production de manuels scolaires est croissante, pour ne pas dire effervescente. Ces productions sont contrôlées, mais les convictions des grands intellectuels italiens de l'époque ralliés à la cause mussolinienne (Marinetti, D'Annunzio, etc.) démontrent que l'engagement des écrivains de manuels est déjà fait et leur cause dévouée à l'État fasciste.

Les principales réformes de l'école et de l'enseignement des langues sont faites par le ministre Gentile (ministre de 1922 à 1924). Les réformes de Gentile ne sont pas considérées fascistes, et à juste titre car les travaux du ministre commencent bien avant l'arrivée au pouvoir de Mussolini. Elles sont donc appliquées par le Régime, mais ne sont pas directement écrites pour celui-ci. Le travail de Gentile est surtout basé sur la (ré)organisation de l'école italienne au niveau national, qui manque encore cruellement dans les années 20. L'organisation en soit de l'école ne dépend donc pas du régime. Le choix des matières, le nombre d'heures ainsi que les filières possibles ne sont pas décidés par les dirigeants fascistes. Il vont donc adapter leur propagande au schéma scolaire dessiné par Giovanni Gentile. Certains enseignements sont donc appliqués, comme les langues par exemple. En effet, l'apprentissage des langues.

La réforme de 1922 apporte aussi une nouveauté tout à fait singulière et en total désaccord avec l'image fermée et autarcique que nous pouvons avoir du fascisme : le nombre de chaires de langue augmente sensiblement (de 1919 à 1929). Le français domine encore largement, mais une ouverture culturelle vers les autres langues est faite. Ainsi des classes de serbo-croate, d'allemand et d'anglais sont créées. On peut se demander ce qui pousse Mussolini vers ce choix, mais le gain à la fin de la première guerre mondiale des terres irrédentes - toutes plurilingues (notamment la Dalmatie et le Trentin) – pourrait être une des raisons de cette ouverture.

C'est donc sur la base de ces réformes que les jeunes Italiens vont à l'école, et apprennent. Une stratégie que Benito Mussolini a décidé lui-même. Lors d'une conversation avec ses conseillers, le *duce* explique qu'on ne peut pas pas tenir le peuple par la force, avoir son approbation (ou tout du moins une certaine acceptation passive) est la clef de la réussite dans son entreprise. Ce consentement doit être fabriqué, afin que son peuple puisse servir les institutions (c'est-à-dire le parti fasciste et l'école), obéir aux ordres et combattre en cas de menace. Cette menace peut être aussi bien interne (le parti communiste ou les partis d'opposition) qu'externe, même si ce n'est pas, au moins au début de la dictature, la priorité.

Servir, Obéir, Combattre

Le principal slogan du Régime de Mussolini est *Servire, obbedire, combattere*: servir, obéir, combattre. Ce triptyque employé rejoint en tout point les objectifs de Benito Mussolini. Ces trois mots doivent donc devenir la parole d'ordre, représentant les devoirs de chacun. Ils sont enseignés, assimilés et appliqués. Les programmes scolaires sont adaptés aux objectifs, mais l'enseignement des langues, faisant partie des cursus scolaires, doit également servir la cause fasciste, aussi bien dans son entreprise de construction identitaire dévouée à Rome que de légitimation des actes du pouvoir en place.

Le premier point, sur la création identitaire est fortement corrélé à l'enseignement de la culture française. Ce rapport est assez logique dans la construction du « nous » identitaire : il est plus facile de définir ce que l'on est pas avant d'individualiser ce que l'on est (ou ce que l'on veut faire penser que l'on est). L'utilisation des langues étrangères et donc du français (qui reste la langue la plus étudiée) offre donc une possibilité de confrontation et de comparaison culturelle et des civilisations. Les projets du Régime sont monumentaux tant au niveau de la construction de structures qu'au niveau des ambitions coloniales. Ce qui donne plusieurs points en commun avec la France de l'entre-deux guerres, plus solide économiquement et plus visible sur la scène internationale que l'État italien.

Nous pouvons prendre un exemple concret de ce triptyque, tiré d'un manuel scolaire: le premier texte proposé dans le manuel *Parler, lire écrire* de E. Corsi (1930). Il s'agit d'un texte d'Henry Roujon. L'extrait est composé de trois parties : une première mettant fortement en avant les valeurs du monde militaire et de l'uniforme:

« ...enorgueilli de porter l'uniforme, très fier de mon képi, de mon ceinturon, et du hausse-col, d'une rigidité toute militaire... » (Corsi, 1930 : 31).

Puis s'ensuit la seconde partie du texte, indiquant le refus (légitime dans le texte) de travailler pendant les heures d'études, qui insiste largement sur l'ennui et la staticité de la classe. Une totale mise en ombre de la réflexion intellectuelle. La troisième partie quant à elle parle de la suite de cette situation, avec un changement de professeur qui accepte tacitement le manque de travail de ses élèves par des phrases humoristiques. Cet acquiescement montre aussi à quel point le manuel est aussi pour l'enseignant, qui doit aller dans le sens de ce qui est prôné par le régime.

Mais c'est surtout grâce aux exercices proposés que nous pouvons interpréter le message insufflé. La première activité proposée après le texte est une conversation sur la lecture. Ce point de départ à la conversation propose une série de questions afin d'encourager les apprenants à parler. Toutes les interrogations posées sont sur la base d'une comparaison de l'école présentée dans le texte à l'école où l'écolier étudie. Cette comparaison sur tous les points (organisation, système de notes...) incite l'apprenant à définir l'école italienne. Une école dont il fait partie à part entière. Par la définition de son école et des règles qui l'organisent, le jeune Italien se définit, et c'est par sa propre bouche qu'il récite, au nom de la comparaison, les règles (fascistes) qui régissent son quotidien.

Huit définitions sont données dans grâce à un alinéa, pour les mots suivants : *interné, lycée, hausse-col, universitaire, Triolet, Epitome, Codrus, Thémistocle* (Corsi, 1930).

Dans ces occurrences nous pouvons dessiner trois champs lexicaux : celui des institutions scolaires (*interné, lycée, universitaire*), lui-même relié aux enseignements littéraires (*Triolet, Epitome*) portant au dernier groupe des références militaires

(Codrus, Thémistocle).

Le texte est lui-même suivi d'une série de questions. La première est l'analyse du vocabulaire donné en alinéa avec les définitions. Les trois champs lexicaux intimement reliés entre eux et qui ne sont que le reflet des valeurs fascistes : servir, obéir, combattre. Ces définitions sont pertinentes à l'analyse, notamment la première pour le terme « interné » : placé comme interne, c'est-à-dire logé et nourri dans l'établissement d'instruction.

Nous constatons que la définition proposée par le manuel ne prend pas en compte tous les versants polysémique du mot. Cette définition élude l'aspect négatif de l'internement et n'aborde pas la possibilité que ce logement soit forcé. La définition 7, pour Codrus « Roi d'Athènes qui se dévoua pour assurer la victoire à son peuple ». Cette définition porte donc sur un détail précis de ce roi (mais oubliant de préciser que c'est un roi légendaire).

Les questions V, VI, VII et VIII portent sur la conjugaison des verbes du texte, mais suivent un ordre précis dans le choix des temps et des verbes employés, qui n'est en rien laissé au hasard :

- La question V porte sur pouvoir et dormir, au présent ;
- La question VI : dormir, prendre, devoir, parvenir, au présent ;
- La question VII : aller, au subjonctif présent ;
- La question VIII : pouvoir, parvenir, au futur ;

La séquence prend donc une forme avec des verbes au présent « dormir », puis au subjonctif (indiquant donc une condition) de aller avant de finir sur du futur avec parvenir.

Nous pourrions résumer le parcours proposé sous une forme du type : « actuellement je dors, mais il faut que j'aïlle pour réussir ». Tout un symbole de ce qu'attend le régime fasciste: moins de réflexion, plus d'action. De la passivité au mouvement, du point fixe stable (dormir) à l'activité (aller) pour réussir (parvenir).

Nous pouvons noter également l'utilisation des chiffres romains dans les questions, référence évidente à la grandeur italienne de l'antiquité.

Cette mentalité rejoint clairement les idéologies engagées durant cette période : moins de travail intellectuel et plus d'activités physiques. De plus, cette incitation au mouvement est dans la lignée directe du mouvement philosophique futuriste, qui fait l'éloge de la modernité et de la vitesse.

Une certaine vision de la France et du français

Les rapports entre la France et l'Italie après la première guerre sont tout autant ambiguë que paradoxales. Les deux nations sont dans le camp des vainqueurs, ayant combattu l'une à côté de l'autre, mais l'Italie quitte la table des négociations du traité de Versailles après d'après échanges sur le non-respect du pacte de Londres. C'est donc dans une situation d'amitié délétère que se trouvent les deux États, qui restent historiquement rivaux (surtout depuis la période napoléonienne), mais aussi partenaires commerciaux privilégiés, encore aujourd'hui.

La vision de la France, langue et culture largement diffusées pendant des siècles en Italie (c'était d'ailleurs généralement la seule langue enseignée dans les écoles) et ancrée dans les mœurs et les échanges intellectuels, ne peut donc pas être uniquement négative. D'autant plus que « l'autre » – dans ce cas la France – a de nombreuses compétences sociales et militaires qui en font un modèle pour le régime fasciste. La France est une super-puissance colonisatrice, centralisée, à la langue nationale diffusée sur tout son territoire et exportant sa culture aux quatre coins du monde, avec au sentiment d'appartenance à l'État fortement intégré.

Elle représente un exemple correspondant aux objectifs et au triptyque mussolinien « croire, obéir, combattre » vu précédemment.

Cet aspect est assez surprenant car la corrélation fascisme – nationalisme – ethnocentrisme (dans la défense) passe de soit vers un ethnorelativisme ouvrant à une culture étrangère certes mise en opposition à la culture italienne, mais qui présente dans les ouvrages une neutralité, voire une illustration positive inconsciemment (ou pas) mise comme modèle. C'est dans tous les cas, et surtout pour l'époque, une performance intéressante de modulation du discours, réussissant à transformer une situation d'ouverture en un pamphlet indirect à la gloire du nationalisme, et dans un vocabulaire assez simple pour être compris par un jeune public.

Une vision de la France comme puissance expansionniste, qui doit être lu comme tel, il faut donc que les Italiens parlent également français. Benito Mussolini lui-même, en 1921, incite à l'enseignement des langues et à la diversité des classes :

« Le français ne devait plus être la seule langue enseignée à l'école, avec l'italien : il faut au contraire choisir les langues étrangères et s'adapter aux nécessités des régions d'Italie, surtout dans les zones de frontières » (Canestri, Recuperati , 1977).

Il faut noter que le français reste la première langue étudiée durant les 20 ans de dictature, mais l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le slovène, le serbo-croate et le grec moderne prennent place dans le système éducatif italien. Des langues qui peuvent apporter un atout supplémentaire à l'économie, mais elles doivent aussi comprendre que la langue qui était première avant la guerre, ne l'est plus. Elle est devenue une langue étrangère, seconde : l'italien est la langue nationale.

Conclusions

Nous pouvons donc constater à quel point les manuels scolaires peuvent avoir une influence aussi bien d'un point de vue des connaissances pratiques de l'apprenant, mais aussi dans des schémas plus inconscients. Cette modulation des mentalités n'est par ailleurs pas limitée aux matières les plus attendues à cet exercice (histoire, littérature...): les langues peuvent aussi être un outil de propagande. Une réflexion sur ce qu'est le cadre interculturel dans les classes est donc à développer, afin d'éviter de reproduire des formats didactiques du passé.

Il est intéressant de voir à quel point le régime fasciste, totalitaire, s'appuie aussi sur un format de création identitaire venu de France. La question réelle qui se pose est un peu comme le choix cornélien de l'oeuf et de la poule: s'il n'y a aucun doute sur le fait que le fascisme soit une invention mussolinienne (pour de très nombreux aspects), n'aurait-il pas puisé une partie de ses idées de propagande dans la littérature et de le schéma scolaire français ? Les deux pays, voisins et cousins culturellement, se suivent dans leurs parcours politiques et culturels – la situation contemporaine n'en est que l'exemple le plus évident. L'Italie est aussi considéré comme le « laboratoire politique » (et donc des politiques, scolaires comprises) de l'Europe. C'est donc le pays qui franchit le pas en premier, mais la France suit souvent de peu. Une réflexion pour les deux nations est donc à avoir sur les influences mutuelles que les deux pays des Alpes se fournissent, car si elles ont été bien souvent bénéfiques (en Art, en littérature, en politique), des éléments néfastes, comme le nationalisme ou certains modèles impérialistes, sont aussi à noter.

Références bibliographiques

Canestri, G., & Recuperati, G. (1977). *La scuola in Italia, dalla legge Casati a oggi*, Turin: Loescher.

Caricati, A. (1930). *Pays de langue française*, Milan: Signorelli.

Caricati, A., & Mariotti, S. (1938). Nuovo vocabolario commerciale fraseologico, Milan: Signorelli.

Corsi, E. (1930). Parler, Lire, Écrire, Turin: E.S.T.

De Luna G. (2013). Una politica senza religione, Turin: Einaudi.

Forges Davanzati, R. (1936). Il balilla Vittorio, Milan: La libreria dello Stato.

Fossati P. (2009). I maestri del regime. Storia di un maestro-prete tra scuola, guerra e fascismo, Unicopli.

Galfré, M. (2000). Una riforma alla prova. La scuola media di Gentile e il fascismo, Milan: Franco Angeli.

Gentile E. (2013). Fascismo : Storia e interpretazione, Bari: Laterza.

Giorgini, A. (1930). La civilisation française, Milan: Franc.Vallardi.

Mandich, A. (2002). Insegnare il francese in Italia, repertorio di manuali pubblicati in epoca fascista (1923-1943). Bologne : CLUEB.

Minerva N. (1996). Manuels, maîtres, méthodes. Repères pour l'histoire de l'enseignement du français en Italie, Bologne : CLUEB.

Milza P. (2005). Histoire de l'Italie : Des origines à nos jours, Paris : Fayard.

Milza P. (1999). Mussolini, Paris : Fayard.

Ouvrage collectif (2003). Insegnare il francese in Italia, repertorio di manuali pubblicati dal 1861 al 1922, Bologne : CLUEB.

Ouvrage collectif (2013). L'editoria italiana per le lingue, Bologne : CLUEB.

Ouvrage collectif (1929). Il Fascio – Parte Seconda, Florence: R Bemporad & F Editori.

Padellaro, N. (1935), Libro della terza classe elementare, Milan: Antonio Vallardi (pour le compte de l'Institut Poligrafo dello Stato)

Pellandra, C. (2004). Le radici del nostro mestiere, Bologne : CLUEB.

Sani, R., Ascenzi, A. (2005). Il libro per la scuola tra idealismo e fascismo, Milan: Vita e Pensiero.

Tomasi, T. (1969). Italismo e fascismo nella scuola italiana, Segrate: La nuova Italia editrice.

Words: 3 757

Characters: 24 213 (13,45 standard pages)

Fabien Gibault, M.A.
 University Bologne
 Via Zamboni 33, 40126 Bologna
 Italia
 fabien.gibault@unibo.it

University de Macerata
 Via Crescimbeni 30/32, 62100 Macerata
 Italia
 fabien.gibault@unimc.it